

C.C. MAHON

# BAYOU

Allure

Ce roman a précédemment été publié sous les titres :

Le Carnaval du Démon

Rythme d'Enfer

Légion

et

Bayou Fantasy – l'Intégrale.

Copyright C.C. Mahon 2020

Tous droits de reproduction réservés

ISBN : 979-10-359-4919-8

Achevé d'imprimer en France

Dépôt légal juillet 2020

# Chapitre I

À cet instant le monde était encore serein, mais je n'y prêtais que peu d'attention. J'étais trop occupée à aider Miss Marple à embarquer.

La vieille dame semblait trouver un peu trop instable le ponton de bois qui s'avancait sur le lac, au pied du casino.

Je la surnommai Miss Marple à cause de sa robe désuète, de son chapeau rond et de son sourire de grand-mère respectable. Je me présente toujours aux touristes que je guide dans mon bayou, mais rares sont ceux qui me rendent la politesse.

Ce jour-là mon groupe était maigre : Miss Marple et deux hommes. Le premier devint « John Wayne » à l'instant où je posai les yeux sur son visage buriné et sa dégainée de cow-boy. Le second, avec sa moustache surdimensionnée, sa chemise à fleurs et ses blagues vaseuses, fut baptisé « Magnum ». La saison du Carnaval venait tout juste de débiter, et les affaires n'avaient pas encore repris. Quand ils eurent tous trois trouvé leur place dans notre barque, je larguai l'amarre et sautai à bord.

John Wayne regarda autour de lui.

– Qui va conduire le bateau ?

Le « bateau » était une longue barque à fond plat, munie d'un petit moteur. Un enfant de 5 ans pouvait le manoeuvrer. C'est d'ailleurs à cet âge que j'avais pour la première fois pris la barre d'une embarcation similaire.

# Bayou Fantasy

– Je pilote, répondis-je avec un sourire.

John me détailla de la tête aux pieds, et ne sembla pas convaincu.

– Malgré tout le respect que je vous dois, Mademoiselle...

– Devreaux.

– Mademoiselle Devreaux, reprit John, j'aurais préféré que quelqu'un d'un peu plus...

– « Masculin » ?

– « Expérimenté », soit présent.

Pas une semaine ne passait sans qu'un client comme John ne me fasse ce genre de remarque. Ce n'était pas toujours si franc. Mais les gens avaient du mal à concevoir qu'une petite rousse de 20 ans et d'un mètre 63 puisse connaître le bayou comme sa poche, et encore moins savoir y naviguer.

J'avais une idée assez précise de ce que je voulais répondre à Monsieur Wayne, mais la politesse que m'avaient inculquée mes parents me l'interdisait. Par tradition, le Cajun est poli. Il est fauché, aussi, et j'avais besoin de ce job pour payer mes études. Je plaquai donc mon meilleur sourire sur mon visage pour répondre :

– Le Golden Bayou se montre très exigeant quant à la qualité de ses employés. Soyez assuré que je possède les qualifications nécessaires.

Puis je me tournai vers mes deux autres passagers :

– Je m'appelle Prudence et je serai votre guide cet après-midi. Nous sommes partis pour deux heures d'exploration du Bayou Serpent... Je manœuvrai l'embarcation pour nous éloigner de la rive du lac. En Louisiane « bayou » signifie à la fois « rivière » et « forêt ». Ici l'eau est présente partout...

– Les moustiques aussi ! intervint Magnum.

Il abattit sa main droite sur son avant-bras gauche pour illustrer son propos. Miss Marple pouffa de rire.

Je guidai la barque vers l'embouchure du Bayou Serpent.

– Ce n'est pas encore la saison pour les moustiques, répondis-je avec un large sourire. Mais l'hiver a été très doux jusqu'à présent, et il y a toujours beaucoup de vie dans le bayou, dans l'eau comme dans l'air. Il y a des sprays anti moustiques dans la boîte bleue sous le banc du

# Chapitre I

milieu.

J'avais pris soin de passer du répulsif sur mes bras et mes jambes, malgré les manches longues et le pantalon cargo que j'avais enfilés. Il faisait encore frais en cette fin janvier, surtout sous le couvert des grands cyprès. Mais ma peau de rousse semblait attirer les moustiques en toute saison.

La barque remontait le courant paisible du bayou, entre deux pans de forêt d'apparence impénétrable. L'odeur du produit anti moustique — citronnelle et insecticide — se mêlait aux senteurs riches et humides des mousses et des cyprès.

– Dans le bayou, les arbres ont les pieds dans l'eau, expliquai-je. Ils fournissent un abri à des centaines d'espèces d'oiseaux, mais aussi à de nombreux poissons...

– Et des « gators » ! reprit Magnum. Est-ce qu'on va en voir ?

Je hochai la tête. C'est toujours la même chose avec les touristes : vous pouvez leur faire entendre le chant des grenouilles et des criquets, leur montrer les espèces les plus rares d'échassiers et les mousses espagnoles qui pendent aux branches des cyprès anciens comme des draperies dans une cathédrale... tout ce qui intéresse les visiteurs ce sont les alligators. Depuis le temps, j'avais compris comment les satisfaire.

– Oui, nous allons voir des alligators, et de près. Je vous demande quelques minutes de patience. Profitez-en pour admirer la forêt que nous traversons ce moment, et la richesse de son écosystème...

Je continuai à débiter mon discours bien rodé tout en dirigeant la barque vers un bras particulier du bayou. L'atmosphère était calme, les grenouilles et les insectes chantaient, et des myriades d'oiseaux poussaient des cris perçants. Le ciel bleu se reflétait dans l'eau sombre, et les tâches de lentilles d'eau qui flottaient ici et là ressemblaient à des nuages vert vif.

Parvenue en vue d'un cyprès particulièrement imposant, je coupai le moteur et laissai l'embarcation filer sur sa lancée. J'attrapai la longue perche qui gisait au fond du bateau, me plaçai près du bord et guidai doucement la barque jusque sous les branches.

## Bayou Fantasy

– Je vais vous demander de rester bien assis, et de ne pas faire de mouvements brusques...

En plus des touristes, ma barque contenait un élément crucial de mon travail : une glacière remplie de carcasses de poulets crus, fournie par les cuisines du casino. Je saisis la première par les pattes et la lançai à plusieurs mètres de la barque.

Dès que la carcasse creva la surface placide de l'eau, notre petit coin de rivière s'anima. Trois sillages convergèrent vers le point d'impact, comme si trois bateaux invisibles se précipitaient vers une collision inévitable. Un tourbillon et quelques éclaboussures trahirent la lutte qui se déroulait sous la surface. La seconde carcasse n'eut pas le temps d'atteindre l'eau : un alligator sortit la tête de la rivière, mâchoire grande ouverte, et attrapa l'appât au vol.

Derrière moi, les touristes poussèrent des exclamations.

Deux alligators sortirent la tête de l'eau pour se disputer le troisième poulet. Les clics des appareils photo recouvraient presque les grognements des prédateurs.

Je venais de lancer la dernière carcasse du jour quand un cri me fit sursauter. Je me retournai. Miss Marple avait porté les mains à sa bouche et les deux autres passagers la regardaient d'un air alarmé. Je me faufilai près de la dame.

– Quelque chose ne va pas ?

Pour toute réponse elle pointa un doigt tremblant vers l'espace entre le bord de la barque et le tronc du cyprès. Je fronçai les sourcils. Au lieu de la surface plane de la rivière, couverte de lentilles d'eau vert tendre, des remous agitaient les eaux noires alors qu'un groupe de serpents d'eau se tortillait frénétiquement entre deux racines.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria la vieille dame d'un air dégoûté.

– Juste un nid de serpents. Il y en a tellement ici que le bayou leur doit son nom... Mais ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien dans la barque : ils n'ont pas de ticket pour monter à bord.

Quelques rires accueillirent ma remarque.

Je retournai ramasser ma glacière de l'autre côté de la barque, vidai

## Chapitre I

dans la rivière le fond de jus répugnant qui suintait toujours des poulets crus, et replaçai le récipient sous un banc. Le soleil approchait de l'horizon. Je frissonnai — la température baissait vite une fois le soleil hors de vue — et plantai la perche entre deux racines du cyprès. Une bonne poussée suffit à renvoyer la barque vers le milieu du bras de rivière.

Nous remontions paisiblement le courant alors que la forêt se préparait à saluer la fin du jour. Les crépuscules d'hiver n'avaient pas la flamboyance des couchers de soleil estivaux, mais j'aimais leur retenue, leur pudeur.

Je coupai à nouveau le moteur et nous laissai dériver. À cet endroit un bouquet d'arbres, des tupelo particulièrement imposants, faisait toujours la joie des photographes. Le soleil toucha la cime des arbres et mes touristes dégainèrent leurs appareils.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Miss Marple. Ce « trou » dans la forêt ?

– C'est le tracé du pipeline 66, expliquai-je. Il traverse presque tout l'état d'ouest en est, jusqu'à La Nouvelle-Orléans. La compagnie qui l'exploite coupe tous les arbres à dix mètres autour du tuyau, de peur que les racines ne l'endommagent.

– Comme il serait terrible que du pétrole vienne souiller ce magnifique endroit, acquiesça Miss Marple.

– C'est du gaz naturel, précisai-je. On en voit parfois des bulles qui remontent dans les flaques au-dessus du tuyau.

John Wayne émergea de derrière son appareil photo :

– Une étincelle mal placée et cet endroit part en flammes. Sans parler du gâchis d'énergie. Ces gens ne savent pas gérer une entreprise...

Il se lança dans une longue tirade sur les bonnes pratiques à appliquer à l'industrie des hydrocarbures. Miss Marple hochait la tête à intervalle régulier, mais son regard avait dérivé vers la forêt et les derniers rayons du jour.

Le soleil s'était retiré, et nous allions faire de même. Je remis le moteur en route, et l'univers trébucha.

# Bayou Fantasy

C'est une étrange chose à dire, que l'univers peut trébucher, mais il est encore plus étrange de le vivre. Comme si le monde autour de moi avait raté une marche.

Je me tournai aussitôt vers le pipeline et la station de compression qui se trouvait à moins de deux kilomètres du bayou. Aucune trace d'explosion, pas de flammes à l'horizon. D'ailleurs l'obscurité était totale. Plus de crépuscule à l'ouest, aucune étoile au-dessus de nos têtes, et même les lumières de Lake Louis, à quelques kilomètres au sud, avaient disparu. Les bruits — oiseaux, grenouilles, notre moteur — s'étaient tus. Mon cœur battait trop fort dans ma poitrine.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Les lumières revinrent et mes oreilles se débouchèrent. Un tintamarre de questions m'assaillit. Mes passagers avaient fait la même expérience que moi.

Il me fallut quelques instants pour reprendre pied et maîtriser ma peur. La lumière du couchant était revenue. J'étais au cœur de mon bayou bien aimé, celui où j'avais grandi. Rien ne me menaçait. Mais...

– J'ignore ce qui vient de se passer, avouai-je. Nous en apprendrons peut-être plus une fois rentrés au casino.



Personne n'en savait plus.

Le lendemain la presse locale rapporta des témoignages de personnes qui avaient ressenti l'étrange phénomène dans un rayon de dix kilomètres autour de la ville, mais aucune explication. Les médias nationaux mentionnèrent à peine l'épisode, comme un raconter de péquenaud alcoolique. Les jours suivants, Internet s'empara de l'épisode, et à la fin de la semaine les théories les plus loufoques constellaient la Toile. Débarquement extra-terrestre ou explosion d'une plateforme en mer «couverte» par un lobby pétrolier tout-puissant? Chacun pouvait choisir son camp.



## Chapitre 2

Lake Louis était une petite ville, et son université possédait un caractère familial qui faisait son charme. Le campus était proche du centre-ville. Ses bâtiments de brique n'avaient pas l'ancienneté de Harvard, mais les chênes vénérables qui bordaient les allées et la rivière qui traversait le campus donnaient un certain caractère à l'ensemble.

Comme dans toutes les facs, les jeunes cool appartenaient à une fraternité ou une sororité au nom illisible pour qui n'avait pas fait grec au lycée. Les autres (comme moi) se contentaient de loger dans une des résidences étudiantes du campus.

Ma chambre était petite, et je devais la partager. Ma coloc, Magdalena, était une fille formidable, que je n'aurais jamais rencontrée par ailleurs (elle étudiait le business alors que je préparais une carrière d'institutrice). Nous étions devenues les meilleures amies du monde.

Ce soir-là Cynthia m'avait demandé de l'accompagner à une fête. Cynthia préparait un diplôme d'institut, comme moi, et nous passions le plus clair de nos journées ensemble. Venue d'une famille texane riche et collet monté, Cynthia avait débarqué à Lake Louis comme sur une planète étrange aux coutumes inconnues. Je lui avais servi de guide pendant quelques semaines, au cours desquelles j'ai découvert que derrière son accent texan et ses fringues de marques, elle possède un cœur d'or.

La fête du jour était organisée par la fraternité Iota Sigma Omega,

# Bayou Fantasy

un groupe d'étudiants friqués auquel appartenait le frère de Cynthia. Bien entendu, Maddie était de l'aventure.

Les membres de  $\Sigma\Omega$  logeaient dans un imposant bâtiment de brique rouge. Quelques marches menaient à un vaste fronton en demi-cercle, délimité par d'énormes colonnes blanches. Posé sur les colonnes, un balcon ornait le troisième étage et semblait attendre qu'un président vienne s'adresser à la foule en délire. Pour le moment la foule ne voulait pas de discours. Les dizaines d'étudiants des deux sexes qui se pressaient à l'entrée du bâtiment ne cherchaient rien de plus que quelques bières fraîches, des pop-corn pas trop ramollis, l'occasion de flirter — et plus si affinités.

J'admirai la façade luxueuse et les haies soigneusement taillées. La pelouse descendait en pente douce depuis le perron jusqu'au bayou qui serpentait paresseusement au cœur du campus. Une musique rythmée s'échappait par la porte grande ouverte.

La foule avançait lentement, mais nous atteignîmes enfin le seuil de la maison. À l'intérieur le niveau sonore était à peine supportable.

— Mesdemoiselles, bienvenue à  $\Sigma\Omega$  ! s'écria un jeune homme dès que nous eûmes franchi le seuil. Bière ?

Il nous présenta un plateau chargé de gobelets rouges.

— Bonsoir Bradley, répondit Cynthia. Tu sais que je ne bois pas.

Maddie fit un pas en avant et prit un gobelet avec un large sourire :

— Merci bien !

Le visage du garçon s'éclaira. Il faut dire que Maddie savait jouer de ses atouts. Elle avait ce soir-là enfilé une robe qui, sous des apparences innocentes de long T-shirt, moulait à la perfection ses courbes affolantes. Une paire de sandales aux talons vertigineux, quelques bracelets, des cheveux noirs comme la nuit cascadeant librement dans son dos, et le tour était joué. En comparaison j'avais l'impression d'être le vilain petit canard, avec mes converses aux pieds, mon jean slim et mon T-shirt trop grand pour être moulant et trop petit pour dégager mon épaule.

— Bière ? me demanda Maddie.

## Chapitre 2

Je refusai d'un signe de tête. Je n'étais pas assez à mon aise au milieu de ces inconnus pour me lâcher. Maddie haussa les épaules et tendit un des deux gobelets à un étudiant qui passait à proximité.

– Tu aurais pu faire un effort vestimentaire pour le frangin de Cynthia. Tu sais qu'il a un faible...

– Je n'ai pas besoin de «faire d'effort». Je suis venue passer la soirée avec Cynthia et toi, c'est tout.

– Et puis tu es très bien comme tu es, intervint cette dernière avec un sourire rassurant.

Maddie ne répondit pas, mais pinça les lèvres et détailla ostensiblement la tenue de Cynthia. Ballerines plates, jupe droite et pull col rond...

– Tu es déguisée en nonne?

Cynthia s'empourpra, mais un jeune homme l'attrapa par le coude avant qu'elle ne puisse répondre.

– Sœurette, tu es là! Je savais que je pouvais compter sur toi!

Le nouvel arrivant était aussi brun que Cynthia était blonde. Ses cheveux bouclés encadraient un visage souriant, mais pâle. Comment des jumeaux peuvent-ils être à ce point dissemblables? Mais le frère et la sœur avaient le même sourire, et les mêmes yeux d'un bleu de ciel d'été.

– Prudence, Maddie, c'est sympa d'être...

Un groupe me bouscula pour passer.

– Ne restons pas là, proposa David.

Il nous guida vers le fond de la pièce, et je dus jouer des coudes pour le suivre. Combien de personnes se pressaient-elles déjà là? Soixante-dix? Cent? L'air sentait le tabac, la bière et une odeur plus douce que je ne cherchai pas spécialement à identifier.

Le pop-corn et les chips crissaient sous mes semelles. Des spots de couleurs balayaient les murs au rythme de la musique trop forte. Je regrettais déjà d'être venue.

Je sentis un pincement à la fesse et me retournai pour découvrir un type éméché et goguenard.

## Bayou Fantasy

– Salut minette! hurla-t-il pour se faire entendre. Ça biche?

Je le considérais, bouche bée comme une idiote, incapable d'exprimer ma colère, mon indignation et mon avis sur la qualité de ses méthodes de drague, quand Maddie intervint. Sans un mot, elle vida son gobelet de bière sur la tête du malotru.

– Espèce de salope!

– Elle, c'est ma copine. Tu la touches, je t'explose. *Entiendes?*

L'ivrogne ouvrit la bouche, mais avant qu'il ne puisse répondre deux autres garçons l'attrapèrent par les bras et le tirèrent en arrière.

– Pardon Maddie! lança l'un d'entre eux. Mike n'est pas méchant, mais il est con comme un balai dès qu'il boit...

Maddie l'ignore et se retourna vers moi.

– Ça va, Pru?

– Tu les connais?

– Ils sont en cours avec mon frère.

– Quelle bande de... de...

Je tremblais d'indignation, mais Maddie me fit un clin d'œil :

– Personne ne touche à ma «coupine». Elle prononça le dernier mot avec sa meilleure imitation d'accent cajun. Elle ne rate jamais l'occasion de me taquiner sur ma façon de parler... Allez viens, continua-t-elle, David nous a trouvé un coin tranquille.

«Tranquille» n'était pas le bon mot, mais le jeune homme nous guida en effet vers une seconde salle à l'arrière de la maison, où la musique nous parvenait atténuée par les murs épais, et le nombre de personnes au mètre carré était moindre.

Une table de billard occupait le centre de la pièce. Elle était recouverte d'une bâche et servait présentement de support à une partie de bière-pong endiablée. Les tables basses croulaient sous les gobelets vides. Les tapis disparaissaient sous le pop-corn, les chips et d'occasionnelles assiettes en carton abandonnées. David s'éclipsa quelques instants et revient porteur d'une pile de gobelets, d'un carton de jus d'orange et d'un paquet de bretzels.

## Chapitre 2

– Pour ces demoiselles... déclara-t-il avec affectation en servant du jus de fruits à sa sœur et à moi. Maddie déclina l'offre — elle avait déjà récupéré une autre bière.

Cynthia considéra le paquet de bretzels avec une moue réprobatrice.

– Je suis sûre que nous pouvons trouver mieux que ça. Magdalena, viens avec moi, tu veux ?

Elles disparurent dans la foule et je me forçai à sourire en voyant David approcher une chaise et y prendre place face à moi. Toute cette histoire ne sentait pas le traquenard ; pas du tout.

– L'ambiance est sympa, hein ! cria David pour se faire entendre.

J'accentuai mon sourire et hochai la tête.

– C'est... euh... j'aime beaucoup ton T-shirt, poursuivit-il.

Je baissai le regard vers ledit T-shirt, qui arborait une caricature d'écrevisse, emblème de l'université. Tout le monde sur le campus en possédait au moins un semblable.

– Merci.

Un silence — relatif, mais non moins inconfortable — s'installa entre nous.

– Quelle est ta théorie préférée pour le Blip ? finit-il par demander.

« Blip » était le terme hautement scientifique par lequel la presse locale avait désigné l'étrange évènement au cours duquel l'univers avait raté une marche. (Moi aussi je sais utiliser une terminologie hautement scientifique.)

– Moi, continua le garçon, j'hésite entre une décharge d'énergie dans le champ magnétique terrestre, et la jambe de pantalon.

– Je... la QUOI ?

– La jambe de pantalon. Tu sais ? On dit que chaque décision crée une réalité parallèle, comme une jambe de pantalon. Le Blip pourrait être l'inverse : deux jambes de pantalon qui sont entrées en collision et n'en font plus qu'une. Tu en penses quoi ?

Pas grand-chose, mais je n'osai le lui avouer. Le silence retomba.

## Bayou Fantasy

– Les cours te plaisent? finit-il par demander. Cynthia semble passionnée par la pédagogie.

Je haussai les épaules :

– Ce sera utile plus tard, je suppose.

David fronça les sourcils.

– Tu n’as pas l’air enthousiaste. Qu’est-ce qui te passionne, dans la carrière d’institutrice?

– Le contact avec les enfants.

– Tu as des petits frères et sœurs?

– Non, mais j’ai souvent gardé des petits pour me faire de l’argent de poche. Ça me plaisait bien. Alors pourquoi ne pas en faire ma carrière? Ça me plaît plus que l’alternative...

– Qui est?

– Reprendre l’épicerie familiale, comme le voudraient mes parents.

– Tu serais ta propre patronne. La liberté ne te tente pas?

– Tu ne connais pas les commères de mon village. Avec elles on est sous surveillance 24 heures sur 24. Et toi? Tu décroches un diplôme d’ingénieur au printemps? Tu as hâte de retourner travailler sur les puits de pétrole avec ton père?

Il se mordit les lèvres et regarda autour de lui avant de se pencher vers moi.

– Je peux te confier un secret?

J’opinais.

– Je n’ai aucune intention de retourner au Texas, et encore moins de travailler dans le pétrole.

– Ah bon? Je croyais que c’était le plan...

Il recula contre son dossier et croisa les bras sur sa poitrine :

– « Le plan »? Oui, mais pas mon plan.

– Je vois... Alors c’est quoi, ton plan?

– Les énergies renouvelables. J’ai des contacts en Californie, dans la

## Chapitre 2

Silicon Valley...

– Et tes parents, ils en disent quoi ?

– Ils ne sont pas au courant. Je ne l'ai dit à personne.

– Même pas à Cynthia ?

Il se mordit à nouveau les lèvres.

– Je ne veux pas l'obliger à mentir pour me couvrir. Tu sais à quel point l'honnêteté est importante pour elle.

– Quand vas-tu le leur annoncer ?

– Quand va-t-il annoncer quoi à qui ? demanda Maddie.

David fit un bond sur sa chaise. Ses yeux écarquillés le faisaient ressembler à une chouette prise en flagrant délit.

– Dire à ses colocataires qu'il n'aime pas les fêtes, mentis-je. C'est vraiment bruyant ici, non ? Ça doit être dur de travailler dans ces conditions.

Je baissai la tête pour dissimuler le fard que je sentais me chauffer les joues. Maddie se laissa tomber sur l'accoudoir du fauteuil et me fourra une assiette dans les mains.

– On a trouvé des tacos et des tortillas. Mange, Sainte Prudence, et cesse de penser au boulot deux minutes.

David céda sa chaise à sa sœur, qui le remercia d'un sourire.

– Et puis mon très cher frère possède une capacité de concentration surnaturelle, intervint cette dernière. Quand il travaille, un puits de pétrole pourrait exploser que ça ne le distrairait pas.

Maddie entama son taco avant de demander :

– Alors David, il paraît que tu as demandé à Cynthia de faire venir Pru ce soir ?

David rougit et lança un regard meurtrier à sa sœur.

– Oui, c'est vrai. J'ai pensé... puisque Prudence travaille... enfin, Cynthia dit que Prudence travaille beaucoup, alors j'ai pensé qu'une soirée comme celle-ci lui ferait du bien pour... se changer les idées.

# Bayou Fantasy

*C'était un piège... Je le savais.*

Maddie afficha un large sourire.

– C'est une bonne idée, de se changer les idées. Si on la laissait faire elle passerait la soirée en bibliothèque à préparer son devoir de statistiques.

Je fusillai Maddie du regard, mais je ne pouvais pas vraiment la contredire. Je travaille beaucoup. Mais comme je venais de l'expliquer à David, je n'avais aucune envie de rentrer dans mon village me soumettre au regard des commères et à l'autorité de mes parents. Plutôt que de me justifier, j'attaquai mon taco comme s'il m'avait personnellement insultée.

Le bruit de la fête nous enveloppa. Maddie taquinait David. Cynthia tentait de protéger son frère. David souriait, rougissait, riait parfois. Puis il s'excusa et sortit son téléphone de sa poche — je supposai que l'appareil avait vibré.

– Quoi? Qui? Répète ça?

Il se tut soudain, et son visage pâle prit un ton cireux. Cynthia se leva et le fit asseoir sur la chaise. Il s'y laissa tomber.

– Tyson est mort.

– Qui? demandai-je.

– Un ami de promotion, expliqua Cynthia.

– Tyson Denis? intervint Maddie.

David hocha la tête.

– Tu le connais? demandai-je.

Le nom ne me disait rien, mais Maddie connaissait pas mal d'élèves ingénieurs, puisque c'était la filière de son frère Alonzo.

– C'est un ami d'Alonzo. Ils sont en stage ensemble en ce moment. Qu'est-ce qu'il s'est passé?

– Sortie de route. Sa voiture s'est encastrée dans un arbre.

Ce fut au tour de Maddie de pâlir. Elle sortit son téléphone de son sac à main, se leva et s'éloigna de quelques pas.



## Chapitre 2

Cynthia s'accroupit à côté de son frère pour lui parler à voix basse. Le jeune homme avait la tête baissée, et ses boucles brunes dissimulaient son visage. Ses mains reposaient sur ses genoux ; il faisait tourner son téléphone entre ses longs doigts délicats. Des doigts destinés à jouer du piano ou à manier le scalpel, pas à s'user sur des puits de pétrole.

Cynthia posa sa petite main manucurée sur celle de son frère. Le geste était à la fois banal et intime, et je détournai les yeux. Je me levai pour leur laisser un peu d'espace et cherchai Maddie du regard.

Elle était dans un coin de la pièce, près d'une porte-fenêtre, tellement penchée sur son téléphone qu'elle semblait vouloir s'enrouler autour de l'objet.

Elle poussa soudain un grand cri, lâcha son téléphone, et s'écroula à terre. Deux secondes plus tard, j'étais à ses côtés.

Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle semblait hurler mais plus aucun son ne franchissait ses lèvres. Puis un sanglot étouffé remonta le long de sa gorge, et un long cri résonna dans la pièce.

David nous fit sortir par l'arrière de la maison pour éviter les regards curieux. À ce moment-là, la nouvelle de la mort de Tyson et d'Alonzo commençait à se répandre, mais Maddie n'était pas en mesure de répondre aux sollicitations, même bienveillantes, des amis de son frère. Il nous fallut la soutenir puis nous relayer pour l'aider à traverser le campus jusqu'à notre chambre. Cynthia et David m'aidèrent à l'installer sur son lit, puis se retirèrent.

Restée seule avec mon amie, je me sentais plus inutile que jamais. Elle ne parlait pas. Faute de mieux, je m'installai avec elle sur son lit, posai sa tête sur mes genoux, et lui frottai le dos, comme si ma main avait le pouvoir d'effacer sa peine. Je m'endormis sans m'en rendre compte.



Le lendemain matin un homme frappa à la porte. La cinquantaine rondouillarde, le visage tanné barré par une moustache poivre et sel. Un oncle de Maddie, venu la chercher pour les funérailles. Avant de partir, elle prit le temps de me serrer dans ses bras, toujours en silence. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis la veille.

## Chapitre 3

– Il paraît que c’est un suicide, annonça Cynthia en posant son plateau sur la table de bois.

Je sortis le nez de ma tasse de café. Je m’étais installée dans le patio attendant à la cafétéria pour prendre mon petit-déjeuner. D’habitude, Cynthia prenait ce repas dans sa résidence, en compagnie de ses « sœurs » de Delta Bêta Kappa. Mais depuis une semaine que Maddie était rentrée chez elle, Cynthia se faisait un point d’honneur de me tenir compagnie le plus souvent possible.

– Suicide ? dis-je. Tyson ?

Elle s’assit sur le banc face à moi et hocha la tête.

– Je croyais que c’était un accident de voiture, repris-je alors que je tentais d’intégrer cette nouvelle information.

Une semaine plus tôt, Tyson raccompagnait le frère de Maddie en voiture à la fin de leur journée de travail quand leur véhicule avait fait une sortie de route, s’était encastré dans le tronc d’un arbre et avait pris feu. Aucun des deux étudiants n’avait survécu.

– D’après le shérif, il l’a fait exprès. Parce qu’il n’y a pas de trace de freinage sur la route, si j’ai bien compris. On dit qu’il était déprimé depuis que sa copine l’avait largué. Il allait même voir la psy. Quel malheur. Je prie pour lui tous les jours. Pour Alonzo et Magdalena aussi, bien entendu.

Je reposai ma tasse alors que mon estomac commençait à se tordre.

## Chapitre 3

– Mais... Alonzo...

À la mention du frère de Maddie, Cynthia se pinça les lèvres.

L'accident était d'une cruauté choquante, mais imaginer qu'il ne s'agissait pas d'un accident...

– Je suis sûre que c'est la drogue, déclara Cynthia en remuant sa cuillère dans sa tasse de thé. Il n'y a que ça qui puisse pousser quelqu'un à un acte aussi terrible.

Malgré sa générosité naturelle, Cynthia avait des avis très tranchés sur un tas de sujets. Maddie se faisait un devoir de les remettre en question avec son mordant habituel. Mais elle ne reviendrait sans doute pas avant des semaines — si elle revenait tout court. Et je ne me sentais pas la force de reprendre le flambeau.

– Tu crois que Maddie va rater le reste du semestre? demanda justement Cynthia.

– Aucune idée. Je n'ai pas eu de ses nouvelles.

– Tu devrais l'appeler. Elle a besoin de toi en ce moment.

Je fis tourner mon index distraitement sur le rebord de ma tasse.

– Je n'ose pas la déranger.

– Une semaine coincée chez elle entre ses parents en larmes et la famille qui défile pour offrir des gratins froids et des condoléances en boîte? À sa place je prierais pour qu'on vienne me changer les idées. Appelle.

Maddie décrocha à la seconde sonnerie. Sa voix était sourde, comme si elle ne voulait pas gêner les personnes autour d'elle. Mais elle semblait fidèle à elle-même :

– Prudence, mon amie, dit-elle avec son affreux accent pseudo cajun. Ça me fait plaisir de t'entendre. Comment vas-tu?

– J'ai planté mon examen de pédagogie, et Cynthia me promet un brillant avenir dans la livraison de pizza. Tu nous manques!

– Dis à Cynthia d'arrêter de t'embêter. Je reviens la semaine prochaine pour lui botter son petit derrière de Texane.

## Bayou Fantasy

– J’ai hâte de voir ça!

– Écoute, mon amie, il faut que je te laisse. Fais le ménage ce week-end, je reviens lundi matin.

Elle raccrocha, et je l’imitai.

– Alors? demanda Cynthia.

– Ça a l’air d’aller. Elle revient lundi.

Cynthia sourit.

– Je veux lui préparer quelque chose pour son retour. Tu crois qu’elle aimerait une soirée entre amies? Elle aura besoin de se changer les idées...

Cynthia sortit son téléphone et commença à planifier le meilleur moyen d’accueillir Maddie la semaine suivante.



Maddie tint parole. Elle était un peu amaigrie et ses traits étaient tirés, mais son sourire semblait sincère quand elle pénétra dans la chambre le lundi suivant.

– *Chica!* Tu m’as manqué! s’écria-t-elle en se jetant sur moi pour me prendre dans ses bras.

J’étais en train de me brosser les dents en regardant par la fenêtre, et j’eus tout juste le temps de retirer ma brosse à dents de ma bouche avant d’être percutée de plein fouet.

– Moi aussi je suis heureuse de te voir, répondis-je avant d’essuyer d’un revers de la main le dentifrice qui me coulait du coin des lèvres.

Je me retirai dans la salle de bain le temps de me rincer la bouche. À mon retour Maddie avait commencé à défaire son sac de voyage.

Je m’installai sur mon lit pour l’observer :

– Es-tu prête à reprendre les cours? Cynthia a organisé une soirée pour nous, demain. Ça te tente? Tu as pris ton petit-déjeuner?

Maddie rangea une pile de T-shirts dans son armoire, balança son sac vide au fond de sa penderie, et se retourna vers moi :

## Chapitre 3

– Tu as d’autres questions, ou je commence à répondre à celles-là ? s’esclaffa-t-elle.

– À moi aussi, tu as manqué !

Maddie referma son armoire et se laissa tomber sur le bord de son lit :

– Il faut que je commence par aller voir la psychologue du campus, mes parents insistent. Mais je veux bien prendre un café avant. Je me suis levée aux aurores pour faire la route, et j’ai grand besoin d’un second petit-déjeuner.

– Tu parles comme un Hobbit !

– Et je mange comme un dragon. Allons-y avant que je ne te dévore, jeune fille !



Le soleil traversait les vitres de la cafétéria et nous nous chauffions à ses rayons comme deux chats.

Maddie semblait aussi gaie et enthousiaste qu’à son habitude, mais par moment elle laissait glisser ce masque et je pouvais voir la douleur, la peine et la fatigue dans son regard, le pli de sa bouche, ou ses doigts serrés.

Je fis de mon mieux pour lui changer les idées, lui racontant les petits potins de la résidence pendant que nous buvions nos cafés.

– La fille d’en face, Roxy, a rompu avec son mec, annonçai-je. Toute la résidence les a entendus. Le couloir devrait être plus calme maintenant.

– Gloire au Seigneur ! s’écria Maddie. Avec un peu de chance, elle nous laissera dormir maintenant... jusqu’à ce qu’elle rencontre à nouveau l’amour. D’ailleurs, tu en es où, niveau amour ?

– Oh, j’ai oublié de te dire ! m’écriai-je. J’ai rencontré l’homme de ma vie. C’est un prince européen. Il est fou de moi. Nous nous marions demain et partons en lune de miel dans son jet privé.

– Chouette, je vais avoir la chambre pour moi toute seule.

Son sourire était large, ses yeux pétillaient et je me réjouis de la voir

# Bayou Fantasy

heureuse. Puis le moment passa. Elle consulta sa montre :

– Il faut que je file. J’ai rendez-vous au centre médical avec la psychologue.

– Tu veux que je t’accompagne jusqu’au centre?

Mon amie fronça les sourcils.

– Tu n’as pas cours?

– Mathématiques, avouais-je dans un soupir. Statistiques.

– Et tu renoncerais à ce bonheur pour moi? Elle posa une main sur son cœur, et prit une pause théâtrale : c’est trop, Prudence, je ne peux accepter un tel sacrifice. Je trouverai seule mon chemin...

Je la laissai donc partir à son rendez-vous et me dirigeai sans grand enthousiasme vers ma classe de maths. Cynthia me rejoignit, et je vous promets que nous fîmes de notre mieux pour suivre les divagations de monsieur Sokowski. À défaut de comprendre, je pris des notes détaillées. Après quatre-vingt-dix minutes de torture et de multiples pages noircies, le professeur nous libéra enfin.

– J’ai besoin d’un autre café, marmonna Cynthia en rassemblant ses affaires.

– J’ai besoin d’un autre cerveau, répliquai-je. Je me contenterai d’un café.



Nous avions le reste de la matinée libre, mais au lieu de profiter de cette belle journée pour lézarder au soleil, nous nous dirigeâmes vers la bibliothèque, décidées à nous torturer un peu plus à coups de statistiques pour préparer notre partiel, prévu le jeudi suivant.

La bibliothèque est un grand rectangle de briques posé juste à côté de la rivière. Comme les cours d’eau ont tendance à déborder régulièrement en Louisiane, la bibliothèque a récemment été rénovée de fond en comble afin de surélever les salles de lecture et les livres qu’elles contiennent. De bonnes âmes y ont aussi adjoint un petit café, ce qui permet aux esprits épuisés par leurs études de faire le plein de stimulants avant de se replonger dans leurs manuels.

## Chapitre 3

Cynthia prit un latte et moi un Coca light. Puis je suivis mon amie dans les escaliers qui menaient aux salles de lecture. La saison des partiels avait déjà commencé et nous étions loin d'être les seules élèves studieuses en ce lundi matin. Piètre consolation.



Ce soir-là, après un dîner pris à la cafétéria, je continuai à m'acharner sur mes cours de maths. Je ne comprenais rien, mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Je déteste me sentir bête, et monsieur Sokowski me donnait l'impression d'être la pire des crétines. Je m'installai donc sur mon lit, assise en tailleur au milieu d'un océan de notes et de photocopiés. Je n'avais pas vu Maddie depuis le matin, et c'est à peine si je l'entendis quand elle rentra dans la chambre. Quand je levai le nez de mes équations, mon amie était assise au bord de son lit, le dos voûté et la tête basse.

– Ça va ?

– Bof.

Elle retira chaussures et jean, et se glissa sous la couette.

– Tu veux parler ?

– Non... merci.

Elle se retourna vers le mur. Je replongeai dans mes polys et nous n'échangeâmes plus un mot de la soirée.



Je dormis mal, passant la nuit face à un questionnaire de mathématiques que je ne parvenais pas à déchiffrer. Les signes sur le papier bougeaient comme des petits insectes. Ils finirent par quitter la page pour aller mordre Maddie, laquelle les regardait faire sans broncher. J'accueillis la sonnerie du réveil avec soulagement.

Je m'habillai sans faire de bruit, car mon amie dormait encore. Je passais une bonne partie de la matinée en bibliothèque, à tenter de mémoriser l'histoire des États-Unis de 1877 (« l'âge d'or ») à 1941 (Pearl Harbor). Je repassai par la chambre un peu avant midi et découvris avec surprise que Maddie dormait toujours.

## Bayou Fantasy

Je la laissai se reposer. De toute façon j'étais retenue en cours pour le reste de la journée. (Trois heures de psychologie de l'enfant suivies de trois heures de littérature.)

Je regagnai la résidence à 18 heures passées, le cerveau en compote. Il faisait déjà nuit et je me sentais frustrée par ma journée. Je m'attardai un peu dans la pièce commune, vaste salon au rez-de-chaussée dans lequel les résidents pouvaient s'installer pour discuter, manger et jouer. Un tournoi de baby-foot s'était improvisé et j'encourageai les joueurs.



Quand je regagnai la chambre, Maddie n'était pas là. J'appelai Cynthia pour savoir si notre amie l'avait déjà rejointe pour notre soirée. Cynthia ne l'avait pas vue. Maddie ne répondait pas à son téléphone. Je laissai un message, puis un deuxième. Les heures passèrent. Un peu avant 22 heures mon téléphone sonna. Ce n'était que Cynthia :

– Je suis morte d'inquiétude. J'ai demandé à mes colocataires de m'aider. Nous allons faire le tour des endroits encore ouverts sur le campus. Reste dans la chambre au cas où elle rentre, d'accord ?

J'imaginai un gang de blondes BCBG ratissant le campus en pleine nuit. Maddie allait tellement se moquer de nous quand elle allait apprendre ça...



Le campus n'était pas vaste. Moins d'une heure plus tard, Cynthia me rappela : elle n'avait rien trouvé.

Comme à chaque fois que j'étais inquiète, j'ouvris mon ordinateur et relus les e-mails de mon frère Otis. Quand il avait rejoint l'armée, il avait promis de m'écrire toutes les semaines. Il avait tenu parole. Après avoir été déployé Dieu seul savait où à l'étranger, il n'avait pas eu le droit de nous dire ce qu'il faisait exactement. Mais il me racontait de petites choses de sa vie, des blagues que lui et ses copains se faisaient, et les livres qu'il lisait entre deux missions. Relire ses messages me faisait toujours du bien. Mon frère me manquait... Quand j'avais des



## Chapitre 3

problèmes, je me demandais souvent «que dirait Otis?»

«Que dirait Otis, si je lui disais que Maddie a disparu en pleine nuit après la mort de son frère?»

Probablement que mon amie avait besoin de calme. Qu'elle supportait mal les regards de pitié posés sur elle. Qu'on l'avait sans doute un peu trop étouffée avec nos attentions, et qu'elle préférerait rester seule plutôt que de faire semblant d'aller bien le temps d'une soirée avec Cynthia.

Il me dirait aussi que je devrais être la première à la comprendre et lui lâcher les baskets.

Je pris mon téléphone et envoyais un message en ce sens à Cynthia. Puis je me mis au lit.

Je finis par m'endormir et fis des cauchemars. Un militaire en grand uniforme annonçait à mes parents que mon frère était mort dans l'accident de voiture avec Tyson et Alonzo, et je pleurais toutes les larmes de mon corps.

Je me réveillai en larmes, et pris quelques minutes à reprendre mon souffle. Dans la chambre sombre, une autre respiration, calme et régulière, m'informa que Maddie était rentrée. Elle dormait. Je finis par la suivre à nouveau au pays des rêves.

## Chapitre 4

Je poussai la porte de la chambre mercredi midi et fus accueillie par une odeur d'essence. La pièce était sombre, les doubles rideaux tirés contre le soleil. Seule source de lumière dans la pièce, une petite flamme orange éclairait le visage de Maddie, qui était assise sur son lit. Dans la lueur dansante, le visage de mon amie était méconnaissable. Ses yeux noirs écarquillés étaient fixés sur la flamme. Ses lèvres charnues entrouvertes. Elle semblait hypnotisée par le feu.

Je traversai la pièce à grands pas, écartai les rideaux d'un geste sec et ouvris la fenêtre en grand. Le soleil et les bruits du campus pénétrèrent brutalement dans la pièce et rompirent le charme.

Maddie cligna des paupières et quitta la flamme des yeux.

– Qu'est-ce que tu fiches ? me demanda-t-elle d'un ton cassant.

Je vins me placer devant elle, les poings sur les hanches :

– C'est à moi de te poser la question. Tu veux déclencher l'alarme incendie ? Tu sais qu'on n'a pas le droit de fumer dans les chambres, et que les détecteurs sont super sensibles.

– Et alors ?

– Et alors j'ai déjà pris ma douche ce matin, je n'ai pas envie de me faire arroser !

Elle pinça les lèvres et, comme à regret, referma son briquet. Elle cligna une nouvelle fois des yeux et leva une main comme pour se protéger de la lumière.

## Chapitre 4

– Ferme ça, marmonna-t-elle avec une grimace de dégoût.

– Non. Ton Zippo pue l'essence. Il faut aérer.

Maddie se laissa basculer sur son oreiller et roula sur son lit de manière à faire face au mur. Je poussais un long soupir.

– Tu es malade ?

– Non.

Je retournai fermer la porte de la chambre, que j'avais laissée ouverte dans ma hâte. Puis je m'assis lourdement sur la chaise qui faisait face à mon bureau, dans « ma » moitié de la chambre.

– Je vois bien que tu souffres. Je comprends ce que tu ressens. Je sais. Tu n'es pas seule. Tu peux me parler. Dis-moi ce que je peux faire pour toi.

Elle ne réagit pas.

– Tu continues à voir la psy ? Ça ne t'aide pas ?

Toujours aucune réponse. Puis au bout de plusieurs minutes :

– Je ne suis pas malade. Ferme la fenêtre.

Quelques minutes plus tard je refermai fenêtre et rideaux, et quittai la chambre en silence.



J'avais promis à Cynthia de passer la soirée avec elle à la bibliothèque pour préparer notre partiel de maths.

La salle de lecture principale était bordée par de grandes baies vitrées surplombant la rivière. Il faisait nuit et les vitres s'étaient transformées en miroirs sombres, reflétant les lampes de bureau disposées sur les tables, et les silhouettes des étudiants penchés sur leur travail.

– Prudence, souffla Cynthia, concentre-toi un peu.

– Comment va David ?

Elle fit la moue :

– Il travaille beaucoup et parle peu. Ça leur a fait un choc à tous. Et Maddie ?

## Bayou Fantasy

- Pas bien.
- Elle t’a dit où elle était lundi soir ?
- Toujours pas. Et je ne veux pas insister.
- Tu crois que je devrais essayer ? Je la connais moins bien que toi, mais...
- Elle a besoin de temps et d’espace.
- Elle t’a dit ça ?
- Non, elle ne dit rien. Elle reste allongée dans le noir à jouer avec un briquet.
- Elle fume ?
- Non. Je suppose que le briquet appartenait à son frère. Mais je n’en sais rien, elle refuse de me parler.
- Je trouve ça inquiétant. Tu devrais peut-être aller voir sa psy...
- Pour lui dire quoi ? Qu’elle ne sait pas faire son boulot ? Maddie allait mieux avant d’aller la consulter...

Je contemplai les notes de cours étalées devant moi. Je n’arrivais pas à me concentrer assez pour en saisir le sens. Mes yeux glissaient à la surface des signes comme la pluie sur les plumes d’un canard.

- Tu veux arrêter pour ce soir ? proposa Cynthia.

Je mordillai mon stylo.

- Je n’ai pas envie de retourner à ma chambre, finis-je par avouer. J’ai peur qu’elle soit là.

Cynthia pinça les lèvres.

- Je sais, c’est nul, continuai-je. Elle a besoin de moi... Mais il se dégage quelque chose de si sombre d’elle en ce moment. Je ne sais pas comment l’aborder. Ça me rend malade, physiquement malade... Je touchai mon estomac. J’essaye d’être une bonne amie, promis-je. Mais c’est difficile. Je me sens si... Je cherchai mes mots.

- Démunie ? suggéra Cynthia.

J’acquiesçai et elle me sourit :

- J’irai lui parler dès demain. Mais si ça ne marche pas, tu contacteras

## Chapitre 4

ses parents, d'accord ? Il ne faut pas la laisser s'enfoncer.

J'acquiesçais à contrecœur.

Je m'entêtai encore un peu sur mon cours de maths, sans rien accomplir. Puis une bibliothécaire passa nous voir :

– Nous fermons dans cinq minutes. Il est temps d'aller vous coucher... murmura-t-elle avec un sourire indulgent.

Je repris le chemin de ma chambre d'un pas lourd. Je frappai puis déverrouillai la porte. Il n'y avait aucune source de lumière dans la pièce, mais une odeur reconnaissable d'essence flottait dans l'air. J'entrai sans bruit et traversai la pièce à tâtons pour aller me changer dans la salle de bain. Après quoi je gagnai mon lit, toujours dans l'obscurité, et me glissai sous la couette.



Je n'étonnerai personne en annonçant que mon partiel de statistiques fut un désastre.

– J'ai trouvé ma voie, déclarai-je à la sortie de l'amphithéâtre. Je vais m'installer dans le bayou, me construire une cabane et passer le reste de ma vie à pêcher l'écrevisse. Mon grand-père a fait ça quand sa femme l'a quitté. Il a tenu jusqu'à ses 90 ans. C'est un mode de vie sain.

– Y a-t-il une place pour moi dans ta cabane ? demanda Cynthia.

– Toi aussi tu t'es plantée ?

– Oui. Mais surtout je suis passée voir Maddie ce matin. Tu étais déjà sortie.

Je m'étais enfuie de la chambre à peine habillée. Officiellement pour réviser mes stats au café, dans les faits pour éviter de devoir faire face à Maddie.

– Alors ? demandai-je

– Je lui ai proposé de prier avec moi, et elle m'a lancé un livre à la tête.

– Ouille.

– Non seulement je suis nulle en maths, mais je suis nulle comme

# Bayou Fantasy

amie. Tu promets de ne pas me jeter de livres à la tête si je viens pêcher les écrevisses avec toi ?

Je promis et nous prîmes la direction de la cafétéria.

– Si je plante mon diplôme, murmurai-je, je peux toujours continuer à guider les touristes dans le bayou. Mais je ne pense pas que ça suffira à gagner ma vie. Toi au moins tu peux compter sur l'argent de tes parents.

Elle grimaça :

– Ma mère veut que j'épouse un cadre plein d'avenir dans le pétrole. Si je rentre à la maison sans mon diplôme, je suis bonne pour faire la tournée des dîners mondains jusqu'à ce qu'elle trouve un gendre à son goût. Je préfère ton idée d'écrevisses.

Parvenue à l'entrée du restaurant, Cynthia lut le menu du jour et fronça le nez :

– Beignets de poulet et pain de maïs frit ? Encore ? Et si on commandait une pizza ? On se fait livrer dans ma résidence et on passe l'après-midi à regarder la télé. Ça te tente ?

Cynthia logeait dans une résidence luxueuse, au cœur du « quartier grec », ce repère de fraternités et sororités bourrées de jeunes gens comme il faut. Elle avait une chambre à l'étage d'un beau bâtiment de pierre, une pièce vaste au parquet luisant, meublée avec goût, et qu'elle ne partageait avec personne. Un havre de luxe dans le milieu étudiant. J'acceptai son invitation. Nous avions largement mérité une demi-journée de confort moderne avant d'aller vivre en ermites au fond du bayou.



Vendredi arriva comme une bénédiction. D'autant plus que les garçons de  $\Sigma\Omega$  avaient prévu leur première soirée aux flambeaux de l'année.

Ces fêtes étaient une tradition sur le campus : dès que la météo le permettait, les étudiants se réunissaient en bord du bayou pour se détendre, boire du rhum et faire une ventrée d'écrevisses. Des torches de jardin ajoutaient à l'ambiance. Ces réjouissances débutteraient à la nuit tombée... soit un peu avant la fin de mon cours de maths.

## Chapitre 4

Je décidai de repasser dans ma chambre avant de rejoindre Monsieur S. au pays merveilleux des statistiques. J'espérais trouver Maddie et la convaincre de me retrouver plus tard à la fête. Retourner chez les ΙΣΩ risquait d'évoquer de terribles souvenirs, j'en avais bien conscience. Mais la soirée se déroulerait au bord du bayou, pas dans leur résidence. L'ambiance serait différente... Plus que tout, je voulais faire sortir mon amie de la chambre, et de son isolement.

Je trouvai Maddie allongée sur son lit, les yeux tournés vers le plafond, le regard fixe. Je commençai par ouvrir doucement les doubles rideaux et la fenêtre, afin de faire entrer un peu de lumière et d'air frais dans la pièce.

– Nous sommes vendredi, annonçai-je. Il y a une soirée aux flambeaux.

Elle ne réagit pas. Je continuai :

– Je me doute que tu n'as pas envie de faire la fiesta. Ni même de voir du monde. Mais je pense que cela te ferait du bien. Tu ne sors plus et je ne sais même pas quand tu as mangé la dernière fois. Ça ne fait qu'empirer. Tu dois prendre soin de ton corps : marcher un peu, avaler quelque chose...

– Non.

Elle n'avait pas bougé, pas même cligné des yeux. Je m'approchai d'elle et m'accroupis à la tête de son lit :

– Je ne te demande pas de faire semblant d'aller bien. Ni de parler à quelqu'un. Je voudrais juste que tu descendes avec moi jusqu'à la berge et que tu manges quelques écrevisses. Si tu veux repartir au bout de cinq minutes, je ne t'en voudrai pas. Si tu veux rester et boire trop de rhum, je resterai avec toi...

– Non.

Je pris une grande inspiration pour calmer ma frustration, puis une autre pour me donner du courage.

– Tu as besoin d'aide, et je ne sais pas comment faire. Demain j'appellerai tes parents.

Elle se redressa si vite que je sursautai et tombai sur les fesses. Elle se tourna vers moi, se pencha et ouvrit la bouche. Les hurlements qui en sortirent n'étaient qu'en partie compréhensibles.

## Bayou Fantasy

La tirade commença par « de quel droit », avant d'enchaîner sur une ribambelle d'insultes en anglais et en espagnol.

Elle se leva et avança vers moi. Je reculai, encore sur les fesses, jusqu'à me trouver acculée à mon propre bureau. Je pris appui sur le meuble pour me remettre sur pied, sans quitter Maddie du regard.

Quelqu'un cogna à la porte.

– Ça va bien ?

Je reconnus la voix de Roxy, notre voisine d'en face.

Maddie criait toujours — je crois qu'elle répétait les mêmes phrases désormais, mais mon espagnol n'est pas ce qu'il devrait être, et je n'y comprenais rien. Elle repassa soudain à l'anglais :

– Si tu continues à te mêler de mes affaires, tu le regretteras ! Regarde-moi quand je te parle !

Elle ponctua cette dernière déclaration en frappant mon bureau du plat de la main. Le bruit et la proximité de Maddie me firent sursauter. Je relevai la tête. Le beau visage de mon amie était déformé par la rage, et ses yeux étaient deux abysses noirs. Pas les beaux yeux bruns que je lui connaissais, mais deux trous ouverts sur la nuit du cosmos. J'étais pétrifiée.

Soudain la porte de la chambre s'ouvrit. Maddie fit un pas en arrière alors que Roxy passait la tête dans la pièce. Derrière elle plusieurs personnes s'étaient attroupées dans le couloir.

– Tout va bien ? redemanda notre voisine, l'air soucieux.

Je coulai un regard vers Maddie. Elle semblait redevenue elle-même. Elle retournait déjà s'asseoir sur son lit. Plus de regard noir d'encre. Juste Maddie, pâle, les cheveux en berne et le visage contracté par la colère.

Je repris lentement mon souffle, fis quelques pas hésitants vers la porte et dis d'une voix chevrotante :

– Attendez-moi... j'arrive.

Je sortis sans me retourner et m'éloignai aussi vite que mes jambes en coton le permettaient, sous les regards curieux.



## Chapitre 5

Je m'éloignai de la résidence à pas vifs, traversai allées et pelouses sans voir où j'allais, jusqu'à ce que mes pas me portent au bord du bayou. Devant l'impossibilité de continuer sans prendre un bain d'eau trouble, je m'arrêtai et relevai la tête. J'étais près de la bibliothèque. Soit à l'opposé de là où monsieur S. allait bientôt commencer à expliquer pourquoi son partiél était scandaleusement simple et comment nous étions encore plus nuls que ses élèves de l'année précédente. Je n'avais pas mon sac de cours. Et j'étais au bord des larmes.

– Pas de stats pour moi ce soir, monsieur S., murmurai-je.

Je repartis à pas plus lents, suivant la rive jusqu'à parvenir en vue de la résidence ΙΣΩ. Les préparatifs de la fête semblaient bien engagés.

Près de l'eau, une table en bois était posée sur des parpaings. Sur la table des réchauds de camping, sur les réchauds deux énormes marmites. Des tables pliantes, plus légères, étaient disposées un peu plus loin. Une petite dizaine d'étudiants allaient et venaient entre la berge et la résidence, porteurs de meubles, de caisses remplies de bouteilles, de sacs débordant de paquets de chips, et de piles géantes de gobelets. Une autre équipe installait une sono, déroulant câbles et rallonges électriques sur le gazon. Tout au bord de l'eau un garçon juché sur un escabeau précaire accrochait une guirlande dans les branches d'un chêne. Je reconnus la silhouette élancée et les cheveux bouclés de David. Je m'approchai sans bruit. Devais-je l'appeler maintenant pour signaler ma présence ou attendre qu'il ait mis pied à terre ? Si je le faisais sursauter, il allait finir dans l'eau...

## Bayou Fantasy

Je débattais encore de la meilleure solution quand David m'aperçut, sursauta comme prévu, jongla à un moment avec la guirlande et donna un coup de pied dans l'escabeau. L'escabeau bascula et David resta perché dans son arbre, enroulé dans une guirlande comme un sapin de Noël. Devant cette alternative imprévue à mon scénario catastrophe, j'éclatai de rire. Je ris et ris, et la sensation était si délicieuse que je ne voulais plus m'arrêter.

J'essayai les larmes qui coulaient de mes yeux et vis que David s'était laissé glisser à terre, avait démêlé sa guirlande, et redressé son escabeau. Il me considérait désormais avec un air de chiot blessé dans son orgueil.

– Je suis désolée, parvins-je à souffler entre deux hoquets.

Je me laissai tomber dans l'herbe pour reprendre le contrôle de mes nerfs, et David s'installa à mes côtés.

– Vous n'aviez pas cours de maths ?

Je hochai la tête.

– Je n'étais pas d'humeur... Je ne pouvais pas...

Je renonçai à trouver les mots justes et fis un signe de la main pour indiquer le peu d'importance que j'accordais aux statistiques à l'instant précis. David pencha la tête sur le côté et fronça les sourcils.

– Tout va bien ?

– Pas vraiment.

Je lui résumai ma tentative de sortir Maddie de la chambre et sa réaction violente. Je passai sous silence l'étrange couleur de ses yeux. Je commençais à penser que j'avais été victime de mon imagination ou d'une illusion d'optique.

– La mort de Tyson et d'Alonzo a été un coup dur, commenta David. Et les gens réagissent parfois étrangement au deuil. Tu as raison de vouloir prévenir sa famille.

– Merci.

Je baissai les yeux sur mes mains. Elles tremblaient.

– Tu as l'air secouée. Je vais te chercher un verre. Ne bouge pas.

Il revint rapidement, deux gobelets dans les mains.

## Chapitre 5

– C’est du punch. Mike a fait le mélange. Il faut goûter pour valider. Je bus une gorgée et sentis l’alcool détruire les trois quarts de mes papilles au passage.

– OK, il a eu la main lourde, confirma David avec une grimace. Je ferais mieux de finir d’accrocher cette guirlande avant de boire plus de rhum, si je ne veux pas terminer dans la rivière.

Il me confia son verre, et repartit à l’assaut de son escabeau. Je le regardai faire en sirotant ma boisson.

David accrocha sa guirlande et rangea son escabeau. Il revint porteur d’une demi-douzaine de flambeaux de jardin et je l’aidai tant bien que mal à les planter autour de la pelouse. J’avais fini mon punch et ne marchais plus très droit.

Le soleil se coucha. Je décidai de m’asseoir par terre, le dos contre un arbre.

– Bon les gars, appela un étudiant penché sur la sono, on fait quoi? Jazz ou zydeco?

Le vote populaire décida en faveur du zydeco, et les rythmes endiablés d’un groupe local déferlèrent sur la pelouse. David alluma les flambeaux et me rejoignit près de mon arbre.

Il me tendit un nouveau verre.

– 100 % jus d’orange!

J’acceptai et réprimai un frisson. Les journées étaient belles, mais les nuits fraîches. J’avais quitté ma chambre sans même un pull... Tel un gentleman, David retira son blouson et me le proposa. C’était un sweat épais, qui portait les lettres  $\Sigma\Omega$  sur la poitrine et le dos. Il était doux et encore imprégné de la chaleur de son propriétaire.

Les derniers cours de la journée étaient terminés et de nombreux étudiants convergeaient vers notre coin de pelouse. Cynthia était parmi eux. Son frère la repéra de loin et partit l’accueillir. Elle approcha à grands pas et s’agenouilla près de moi. Elle posa sa main sur la mienne.

– David m’a expliqué. Ça va aller?

# Bayou Fantasy

Je me sentis rougir.

– Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre. Elle a perdu un frère et elle souffre. Je me suis juste pris une engueulade. Je haussai les épaules : je dois être trop émotive en ce moment.

– Tu as mangé? demanda Cynthia.

– Pas encore.

Elle se releva et me tendit la main :

– Viens, allons goûter ces écrevisses.

Une file d'attente s'était formée devant une table sur laquelle un tas d'écrevisses avait été posé sans cérémonie, directement sur une couche de papier journal. Les gens se servaient à la main, chargeant leurs assiettes de crustacés et d'épis de maïs. Cynthia commença à me raconter le cours de statistiques. J'avoue que je ne l'écoutais pas vraiment. Mais quand elle s'interrompit en pleine phrase, je suivis la direction de son regard pour savoir ce qui avait pu attirer à ce point son attention.

– Est-ce que c'est... Maddie? demanda-t-elle.

Une silhouette sombre avançait d'un pas saccadé vers le bord de la rivière. Plusieurs autres personnes l'avaient également remarquée. La nouvelle venue entra dans la lumière d'un flambeau. C'était bien Maddie. Elle avait les cheveux plaqués sur le crâne et le T-shirt collé contre sa poitrine.

– Elle est trempée? demanda quelqu'un. Elle est tombée dans le bayou?

Je me précipitai vers mon amie.

– Tout va bien?

Elle s'arrêta à quelques mètres de la berge, devant un flambeau. Je fis quelques pas de plus et fronçai le nez. Je n'avais pas remarqué que ces torches sentaient l'essence...

Quelque part une voix féminine poussa un cri d'effroi. L'étudiante anonyme avait compris le danger la première. Maddie tendit les bras vers la torche et la décrocha de son support. La flamme jaune

## Chapitre 5

éclaira son visage dénué de toute expression, dansa dans ses yeux complètement noirs. Mon estomac se contracta et une vague de froid me saisit.

Paralysée, incapable de respirer et encore moins de crier, je vis mon amie tendre une main et toucher la flamme comme le visage d'un être cher.

Maddie s'embrasa en un instant.

Des dizaines de personnes poussèrent le même cri d'épouvante et s'enfuirent dans un chaos indescriptible. Cynthia m'appela. Je n'avais pas le temps de lui répondre. Mon corps venait de réagir, et je me précipitai vers Maddie, alors que les flammes la dévoraient. Ses vêtements. Ses cheveux. Son visage horriblement impassible.

La chaleur me frappa comme une gifle. Je détournai le visage et plissai les yeux. Je me figeai. Maddie n'était plus qu'une colonne de flammes. Je fis un pas en arrière.

– Arrosez-la! hurla quelqu'un.

– Maddie, l'eau, saute dans l'eau, criai-je.

Mais au lieu de reculer vers la rivière qui était derrière elle, Maddie fit un pas en avant. Je ne pouvais pas voir son visage, les flammes recouvraient tout. Elle tendit les bras vers moi et fit un autre pas. Je reculai. Soudain elle était sur moi. Elle m'attrapa les bras et je hurlai. Ses mains étaient deux torches enflammées, et elles se resserraient sur mes biceps avec une force insoupçonnée. Je tentai de me dégager. Comment Maddie pouvait-elle serrer si fort? Comment pouvait-elle encore bouger? La chaleur m'empêchait de respirer, de réfléchir. Je voulais me dégager. Je voulais hurler. Je voulais vomir. Quelques mètres derrière Maddie coulait le bayou. C'était notre seule chance.

Le visage détourné pour me protéger de la chaleur, je m'arc-boutai en direction de l'eau. Je crus que mon cœur allait s'arrêter. Soudain un nuage de vapeur entoura la tête de Maddie.

– Arrosez, arrosez! cria une voix par-dessus le sifflement qui me déchirait les oreilles.

Un autre nuage de vapeur siffla. Les doigts de Maddie se refermaient

## Bayou Fantasy

sur mes bras comme des serres. Je poussai plus fort sur mes jambes, et Maddie chancela.

Soudain la résistance s'effaça et je sentis Maddie s'affaïsser contre moi. Toute son énergie semblait concentrée dans ses doigts qui ne me lâchaient toujours pas.

Autour de nous la vapeur sifflait. On nous arrosait.

Les poumons douloureux, la gorge fermée, je poussai sur mes jambes de toutes mes forces.

Je ne savais plus vers où je voulais aller, ni même pourquoi.

Je nous sentis basculer et crever la surface du bayou. Les eaux froides se refermèrent sur nous, éteignirent les flammes et rafraîchirent mes brûlures. Mon soulagement fut bref : Maddie était sur moi, inerte. Nous descendions, de plus en plus loin de la surface. Mes poumons étaient vides, mes bras coincés entre nos deux corps. Et nous descendions.

Le bayou n'était pas si profond. C'était un petit cours d'eau aux berges vaseuses. Mais je m'enfonçais toujours. Des algues me caressaient de leurs longs doigts. Autre chose se faufilait dans l'eau, des corps fermes et gluants. Des poissons ? Des anguilles ?

*Des serpents.*

C'est la dernière pensée qui me traversa l'esprit avant que tout ne devienne noir.

## Chapitre 6

Je me réveillai en sursaut, le cœur battant, et l'esprit encore emmêlé dans mon cauchemar. J'avais rêvé de serpents, autour de moi.

Je voulus prendre une grande inspiration, mais échouai. Mes poumons brûlaient, ma gorge était à vif... Je me noyais.

Il faisait noir. J'étirai bras et jambes dans un réflexe de survie. Mes mouvements étaient entravés, et mes oreilles sifflaient. Je me débattais pour remonter la surface, sans succès.

– Calmez-vous! intima une voix féminine. Arrêtez de bouger, vous allez vous faire du mal.

J'étais trop paniquée pour obéir.

– Ouvrez les yeux! ordonna la voix. Regardez-moi.

Mes paupières étaient collées. Je voyais flou. Mais je distinguais une lumière vive et une silhouette penchée sur moi.

– Laissez-moi vous nettoyer un peu les yeux, suggéra la voix avec plus de douceur. Je vais prendre une compresse et du sérum physiologique. Ce sera un peu froid... Voilà, c'est bien.

La silhouette se précisa. Une femme, un masque en papier sur la bouche et le nez, un bonnet de chirurgien sur les cheveux.

– Ne cherchez pas à parler. Vous avez un tube dans la gorge. Je vais vous le retirer maintenant.

L'opération fut douloureuse, mais rapide.

# Bayou Fantasy

– Voilà... Ça devrait aller mieux. Est-ce que vous savez comment vous vous appelez ?

Je voulus parler. Ma gorge ne semblait bonne qu'à croasser.

L'infirmière redressa un peu le lit et me tendit une bouteille de plastique souple munie d'une paille. Cette première gorgée d'eau était délicieuse.

Je me laissai aller contre mon oreiller et fis une seconde tentative :

– Où...

– Vous êtes à l'hôpital, service des grands brûlés. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ?

« Brûlés » ?

L'univers tourna autour de moi. Je fermai les yeux et agitai faiblement la tête de gauche à droite.

– Ce n'est pas grave, souffla l'infirmière. Vous avez besoin de repos. Vos parents seront là demain matin.

Je retombai dans un sommeil poisseux.



Je me débattais encore au milieu des serpents quand des voix me tirèrent du sommeil. J'ouvris les yeux. Une femme était penchée au-dessus de moi. Le bas de son visage était dissimulé derrière un masque en papier, mais je la reconnus immédiatement.

– Maman !

Le son qui sortit de ma gorge ressemblait aux cris d'un corbeau, et ma mère eut un mouvement de recul.

– Elle a besoin d'eau, déclara une voix masculine.

Mon père était là.

J'acceptai la bouteille que ma mère approcha de mes lèvres, et bus. Il me semblait que rien ne saurait jamais réhydrater ma gorge.

Ma mère approcha une chaise et prit place, alors que mon père restait debout au pied du lit.



## Chapitre 6

– Tu nous as fait très peur, murmura-t-elle d’une voix étranglée.

Je fouillai ma mémoire à la recherche d’une explication. C’était comme si le moindre de mes souvenirs avait été effacé. Je tentai de capter le regard de mon père, en quête d’un indice.

– Tu ne te rappelles pas ? demanda-t-il.

Je secouai doucement la tête

Il prit une profonde inspiration, comme s’il s’apprêtait à sauter d’une falaise.

– D’après ce qu’on nous a dit, une autre étudiante s’est immolée par le feu, et tu l’as empoignée pour la pousser dans la rivière. Malheureusement tu as aussi été brûlée.

Les souvenirs revinrent à cet instant, comme une vague géante de film catastrophe. La fête. Le feu. Maddie.

– Où est Maddie ?

– Ta colocataire ? demanda mon père.

– C’était elle, « l’autre étudiante. »

Mes parents échangèrent des regards navrés.

– Je suis désolée ma chérie.

– Elle n’a pas survécu, compléta mon père.

Une seconde vague, d’épuisement cette fois, me submergea. Je fermai les yeux. J’avais mal... Je ne savais pas où. Partout ?

Après quelques instants je rouvris les paupières :

– Qu’est-ce que je fais là ?

– Tes brûlures, commença son père avec un geste vers le lit.

Je baissai les yeux. Mon corps disparaissait sous la couverture rose de l’hôpital. Mes bras étaient dissimulés par des bandages, jusqu’au bout des doigts.

Je voulus bouger la main droite et la douleur que le micro mouvement réveilla me donna la nausée.

– Qu’est-ce que...

## Bayou Fantasy

– D’après le docteur, tu as beaucoup de chance, expliqua ma mère d’une voix douce. Tu es brûlée sur les mains et les bras, mais les dommages sont étonnamment superficiels.

« Superficiels » ? Je n’avais pas l’impression de m’en sortir avec quelques cloques...

– Le chirurgien avait prévu de t’opérer cette semaine, reprit son père. Dans ce genre de cas, la peau est si endommagée qu’il faut la retirer et greffer des cultures. Mais ils disent que tu n’as que des brûlures au deuxième degré et que tu vas cicatriser toute seule...

– J’ai mal, soufflai-je.

Le visage de mon père se ferma. Ma mère se mordit les lèvres.

– Tu veux qu’on appelle une infirmière ?

Je hochai la tête. Cinq minutes et une dose de morphine plus tard, je me laissai à nouveau engloutir par le liquide visqueux de mes rêves.

## Chapitre 7

Deux semaines avaient passé depuis cette fameuse nuit. Deux semaines de douleur, de bandages à changer et de comprimés à gober. Deux semaines de nuits troublées par la douleur et les cauchemars.

Les médecins m'avaient vite éjectée de l'hôpital, grâce leur en soit rendue. Mes parents m'avaient dorlotée à la maison avec tout l'amour et la prévenance du monde. J'étais sur le point d'exploser.

Le campus avait des airs de fête sous le soleil de février. La saison du carnaval battait son plein et les couleurs de la fête — violet, jaune et vert — étaient partout présentes. S'il y a un événement avec lequel on ne plaisante pas en Louisiane, c'est bien celui-ci.

Je descendis du siège passager du pick-up parental. Dire que j'étais nerveuse serait un doux euphémisme.

Mon père referma la portière conducteur et prit mon sac à l'arrière du véhicule. Je fis face à ma résidence étudiante et carrai les épaules.

– Ça va aller, ma chérie? demanda-t-il d'une voix sourde.

Je serrai les poings et sentis les cicatrices de mes mains me rappeler à l'ordre. Depuis mon réveil à l'hôpital, j'avais fait ample connaissance avec la douleur. Je ne l'aimais pas, mais j'avais appris à ne pas en tenir compte. « Si ça fait mal, c'est vivant » avait l'habitude de dire mon infirmière préférée.

J'attrapai le bras de mon père et me blottis contre lui.

– Allons-y, soufflai-je.

## Bayou Fantasy

Alors que nous remontions le couloir du même pas, il me semblait que des dizaines d'yeux étaient fixés sur moi. Je ramenai une mèche de cheveux devant mon visage. J'avais la chance de ne pas les avoir perdus dans le feu, même si les flammes avaient laissé quelques mèches trop courtes et roussies.

Je levai une main gantée et tremblante pour déverrouiller la porte de ma chambre. Dans mon esprit s'imposait le souvenir de la pièce comme je l'avais trop souvent vue : sombre, les rideaux fermés, la lueur dansante du briquet au-dessus du lit de Maddie...

– Ça va, ma chérie? demanda mon père pour la millième fois.

Je serrai les dents, hochai la tête et poussai la porte.

Un hurlement m'accueillit.

– Ça t'arracherait les doigts de frapper avant d'entrer?

Le cri provenait de la personne à moitié nue qui se tenait au centre de la pièce.

Je n'avais jamais vu cette fille. Elle avait la peau sombre, une imposante coiffure afro, et des courbes généreuses que sa serviette de bain ne parvenait pas totalement à dissimuler.

Je reculai d'un pas et heurtai mon père, qui se tenait heureusement en retrait dans le couloir.

– Je... euh... désolée, balbutiai-je. Je ne savais pas que la fac avait déjà attribué la place de Maddie.

Je tentai de prononcer cette dernière phrase d'un ton neutre et échouai lamentablement. Même moi, j'entendis le reproche dans mes mots.

Le visage de l'inconnue s'éclaira :

– Tu es Prudence? Désolée pour l'accueil. Attends... laisse-moi une minute le temps de m'habiller.

Je reculai encore et refermai la porte.

– Nouvelle colocataire? demanda mon père. Ce n'est peut-être pas plus mal.

Je sentis le sang me monter à la tête, et il leva les mains en un geste

## Chapitre 7

d'apaisement.

– Rien de tel que la présence des vivants pour faire fuir les fantômes. Et tu sais que tu auras besoin de tout le soutien que tu pourras trouver.

– Je ne suis pas une... chose fragile et cassée! grognai-je.

Mon père m'offrit l'un de ses rares sourires attendris :

– J'ai remarqué. Tu nous as vraiment impressionnés, ta mère et moi. La douleur, la peur, les cauchemars... rien ne t'arrête. Mais tu n'es pas obligée de faire face toute seule, tu sais. Nous sommes là, et tes amis aussi.

Je cherchais encore quoi répondre quand la porte de la chambre s'ouvrit à toute volée.

– Entre, je t'en prie! s'exclama l'inconnue avec un large sourire.

Elle recula pour nous laisser passer.

– C'est ton père? Elle lui tendit la main. Je m'appelle Céleste Béchet. Enchantée.

Céleste referma la porte et se retourna vers nous, lissant nerveusement la robe qu'elle venait d'enfiler.

– J'étais sur la liste d'attente depuis un bon moment pour avoir une place ici, expliqua-t-elle avec un sourire nerveux. Alors... je sais que tu aurais préféré... enfin, je me doute... mais...

Je me forçai à sourire :

– Tu n'as rien à te reprocher. Ce qui est fait est fait, et une place est une place. Bienvenue dans la résidence.

Le visage de Céleste s'éclaira.

– Merci, c'est sympa.

Mon père posa mon sac de voyage au pied de mon lit :

– Tu veux que je reste un peu?

Je secouai la tête.

– Maman a sans doute besoin de toi à l'épicerie.

– Et toi, tu as besoin de quelque chose avant que je parte?

## Bayou Fantasy

– Je ne crois pas. Tout ira bien. Et vous n’êtes pas loin.

Il approuva :

– Un coup de fil et je suis là dans l’heure.

Il s’approcha et me posa un baiser sur le haut du crâne. Depuis l’hôpital, mes parents n’osaient plus me toucher — surtout mon père.

Sur le seuil il se retourna, m’adressa un dernier sourire, et referma la porte derrière lui. Je m’assis au bord de mon lit et considérai la pièce. La fenêtre était ouverte pour laisser entrer le soleil printanier. Au-dessus du lit de Maddie, les affaires de cette dernière avaient disparu : le petit crucifix hérité de sa grand-mère, qu’elle avait accroché au mur quand elle était arrivée l’année précédente. Le cactus en pot qui ornait son bureau. Les photos de famille. Les romans français qui s’empilaient en désordre sur l’étagère murale...

– Il n’y avait plus rien quand je suis arrivée, expliqua Céleste en suivant mon regard. Je crois que ses parents sont passés prendre ses affaires.

– Tu viens de La Nouvelle-Orléans? demandai-je avec un geste vers le poster du Quartier Français qui ornait désormais le mur au-dessus du bureau de Madd... de Céleste.

Elle hocha la tête avec un large sourire.

– Oui. Je sais que ce n’est pas bien loin, mais je suis parfois nostalgique.

– Je viens d’un tout petit village dans le bayou, moins d’une heure de route, et moi aussi je suis parfois nostalgique.

Le silence s’installa.

Céleste s’affaira quelques minutes à ranger ses cahiers et à redresser une pile de manuels scolaires sur le bureau, près de son ordinateur portable. Sans y penser, je déchiffrai les titres. « Informatique », « ingénierie », et « science » étaient les mots qui revenaient le plus.

– Pour ce qui s’est passé... déclara soudain Céleste. Je sais que c’est pas mes affaires. Mais si tu as besoin d’en parler, ou de quoi que ce soit... tu peux compter sur moi, d’accord?

Je sursautai, puis me forçai à me détendre, un muscle après l’autre.

## Chapitre 7

Céleste me surveillait comme si elle avait peur que j'explose. Je ne pouvais pas lui en vouloir : je partageais la même crainte.

– Merci, finis-je par articuler entre mes mâchoires serrées. C'est gentil. Ça devrait aller.

Céleste hocha la tête et je sus qu'elle comprenait — comprenait que j'avais besoin d'aide, mais que je refusais de l'avouer à l'inconnue qui avait volé le lit d'une morte.

Je me mordis la lèvre et ajoutai :

– Par compte... je fais pas mal de cauchemars alors... désolée par avance.

– Pas de problème, répliqua Céleste d'un ton jovial. Je dors comme un loir, et je ronfle comme un sonneur.

Le dimanche soir est toujours calme sur le campus. Les étudiants qui ont passé le week-end dans leur famille reviennent pour préparer la semaine, et ceux qui ont passé deux jours à faire la fête essayent de se remettre de leurs exploits.

Cynthia avait insisté pour que je dîne avec elle dans sa chambre. Elle avait commandé des pizzas et de la crème glacée, et je passai une charmante soirée en sa compagnie.

– Si ta nouvelle voisine de chambre n'est pas sympa, tu viens dormir ici, me déclara Cynthia avant de me laisser repartir.

– Ça ira, elle a l'air cool.

De fait Céleste m'accueillit avec le sourire mais replongea aussitôt dans ses livres de cours. Je me dirigeai vers la salle de bain, décidée à me coucher tôt.



Depuis ma sortie de l'hôpital, ma trousse de toilette s'était enrichie de quelques accessoires : une boîte de gants en silicone, un rouleau de film alimentaire, des compresses, des bandages et plusieurs tubes de crème à la cortisone.

## Bayou Fantasy

Je verrouillai la porte de la salle de bain et me déshabillai, évitant soigneusement de regarder mon reflet dans le miroir.

J'entourai plusieurs épaisseurs de film plastique au-dessus des bandages de mes bras, et enfilai les gants souples pour protéger mes mains. Puis j'entrai dans la douche et me lavai avec des gestes brusques et rapides.

Une fois propre et sèche, je retirai mes gants et mes bandages, nettoyai mes brûlures, appliquai la crème sur mes bras et refis des pansements propres pour la nuit. La peau de mes mains se régénérât vite. J'évitai pourtant de la regarder, me contentant de l'enduire de crème médicale avant d'enfiler une nouvelle paire de gants en coton fin. Le tissu garderait la crème sur ma peau et dissimulerait mes blessures pour la nuit. En guise de pyjama j'enfilai un vieux T-shirt de sport récupéré dans l'armoire de mon frère Otis quand il était parti à l'armée. Le vêtement me descendait jusqu'à mi-cuisses, et ses manches longues dissimulaient entièrement mes mains. Je vérifiai qu'aucune de mes cicatrices n'était visible avant de déverrouiller la porte et de rejoindre Céleste dans la chambre. Je me sentais épuisée. Je souhaitai une bonne nuit à ma nouvelle colocataire, qui était concentrée sur ses livres de cours, et me réfugiai avec bonheur sous ma couette.

Céleste se leva, prit son ordinateur sous le bras et se dirigea vers la salle de bain.

– Qu'est-ce que tu fais?

– Il faut que je passe un coup de fil par Skype. Je vais me mettre dans la salle de bain pour ne pas te déranger.

– À cette heure-ci?

– Il est 10 heures du matin en Inde, répondit-elle comme si cela expliquait tout.

Je me redressais dans mon lit.

– Je suis peut-être trop curieuse, mais pourquoi appelles-tu l'Inde? Tu as un petit copain là-bas?

– J'ai bien mieux : des codeurs qui bossent pour moi.

– Tu fais faire tes devoirs en Inde?



## Chapitre 7

Elle éclata de rire.

– Non. J’ai un projet personnel, une start-up que j’essaye de mettre sur pied. Je n’ai pas le temps de tout faire moi-même, alors je délègue. Et je fais des réunions virtuelles à des heures improbables.

Je la laissai à sa réunion et me rallongeai. Il faudrait que je demande à Céleste de me parler de sa start-up, songeais-je vaguement. Un autre jour.

Je sombrai dans le sommeil comme dans une eau trouble. Je me sentis flotter un moment puis mon esprit se contracta alors que j’étais aspirée vers le fond.

Je me matérialisai dans une pièce étroite, une salle de bain aux murs carrelés de blanc.

Un homme se rasait dans le miroir embué. Il était chauve. Sa peau pâle semblait malade, le blanc de ses yeux était veiné de noir. Le rasoir accrocha la peau et l’homme jura. Une goutte de sang noir tomba sur le blanc du lavabo. Sans ciller, l’homme fixa son regard sur le miroir... droit vers moi. Je me réveillai en sursaut. Dans son lit, Céleste ronflait doucement. Le clair de lune rentrait par une fente entre les doubles rideaux. Je conservai les yeux fixés sur le rayon lumineux jusqu’à ce que la lueur blafarde cède la place aux rayons dorés du matin. Aujourd’hui, je reprenais les cours. Comme si de rien n’était. Ou presque.

## Chapitre 8

La semaine commençait toujours par deux heures de mathématiques avec le merveilleux monsieur Sokowski. J'approchai de l'amphi la gorge serrée d'une appréhension qui ne devait rien à mes relations tumultueuses avec les statistiques. Je n'avais raté que deux semaines de cours, mais il me semblait que ma vie avait basculé et que le monde était différent désormais. Pourtant l'amphithéâtre n'avait pas changé. Les élèves étaient les mêmes. Quelques-uns me jetèrent des regards curieux. D'autres me sourirent. Certains me souhaitèrent « bon retour » alors que je descendais les gradins. Cynthia m'avait gardé une place, comme d'habitude.

– Ça va aller ? me demanda-t-elle avec le ton que l'on réserve aux grands malades.

– Sans problème, lui assurai-je.

Elle m'adressa un large sourire :

– Comme promis, je t'ai envoyé les cours par mail. Tu les as reçus ?

Je lui montrai mes mains gantées :

– J'ai du mal à utiliser un clavier ces derniers temps. Mais je te remercie.

Le professeur entra, et je tentai de me concentrer sur le cours.



– Prudence, tu es sûre que tout va bien ?

## Chapitre 8

Je sursautai. Sur l'estrade, monsieur Sokowski tentait toujours de rendre les statistiques compréhensibles à un public d'étudiants mal réveillés et pas encore remis de leur week-end. Je n'entendais rien de ce qu'il disait. J'étais trop occupée à regarder ses cheveux.

– Je sais que les maths ne sont pas ton sujet de prédilection, reprit Cynthia dans un murmure, mais nous avons une note de partiel à rattraper.

– D'où est-ce que ça vient à ton avis ?

– Les maths ?

– Non, la lumière.

Je désignai le halo lumineux qui entourait les cheveux gris de l'enseignant.

Cynthia fronça les sourcils.

– Je ne vois rien.

– Une espèce de... scintillement vert pistache, autour de sa tête comme une auréole.

– Est-ce que tu prends monsieur Sokowski pour un saint ?

– Il doit y avoir un reflet quelque part...

Je fouillai l'amphithéâtre du regard, à la recherche du rayon de lumière responsable de cet étrange effet d'optique, sans succès. Je me tournai alors vers Cynthia pour lui demander son avis, et soufflai :

– Tu es orange !

Elle porta les mains à son visage et protesta à voix basse :

– Je n'ai même pas de fond de teint.

Elle tira un miroir de poche du fond de son sac et vérifia son apparence.

– Je vais très bien.

– Tu brilles, orange, insistai-je.

– Je crois que tu fais une migraine ophtalmique.

– Je n'ai pas mal au crâne.

## Bayou Fantasy

– Ça vient après. D’abord il y a des hallucinations visuelles. Ma mère en fait de temps en temps. Elle voit des cercles lumineux ou des taches.

Une migraine? Il ne manquait plus que ça.

– Est-ce que c’est grave? demandai-je. Il faut faire quoi?

– Tu as un truc contre le mal de tête sur toi? Moi je n’ai rien...

Je secouai la tête. Cynthia consulta sa montre.

– Le cours est presque fini. Après ça je t’accompagne à l’infirmierie. De toute façon j’ai rendez-vous par là-bas.



Fidèle aux grands principes de la médecine scolaire, l’infirmière me donna deux comprimés de paracétamol et me conseilla de m’allonger quelques heures. Je retournai donc me coucher.

Céleste n’était pas là. Je m’installai sur mon lit et m’endormis aussitôt.



Je me réveillai à 18 heures passées, un peu fripée mais reposée. Un SMS de Cynthia m’attendait sur mon téléphone. Elle s’inquiétait pour moi. Je lui renvoyai quelques lignes rassurantes, et mon estomac grogna. Je n’avais rien avalé depuis le matin. Je ne voulais pas dîner seule à la cafétéria, mais mon estomac insistait. Je finis par sortir m’acheter des sandwiches, et revins dans ma chambre pour les dévorer au calme. Je n’avais toujours pas mal au crâne, et me félicitai d’être passée si facilement au travers de ma première migraine.



Céleste rentra tard, un large sourire aux lèvres :

– J’ai trouvé des investisseurs. Je vais pouvoir passer à la vitesse supérieure.

– C’est quoi ton projet exactement?

– Je vais créer le prochain Facebook, mais en mieux.

– Rien que ça?

## Chapitre 8

Elle sourit et sortit son ordinateur de sa besace. Elle se mit aussitôt au travail et je décidai de limiter. J'ouvris les pièces jointes que Cynthia m'avait envoyées. Littérature ; histoire ; arts plastiques ; statistiques... Quinze jours de cours à rattraper. Moi qui me demandais comment occuper ma soirée...

## Chapitre 9

Il faisait sombre, et l'air sentait l'urine. L'homme marchait le dos courbé, la tête baissée et les mains au fond des poches. Parvenu au fond de la ruelle, il s'immobilisa entre un tas de cartons à moitié détruits par la pluie et un conteneur débordant d'ordures.

Une silhouette avança à sa rencontre. Encore plus sombre que la nuit, elle dominait l'homme d'une bonne tête.

Un croquemitaine, songai-je.

Il ouvrit la bouche et un gargouillis en sortit. La silhouette répondit par un long chuintement. Elle lui tendit un sac en plastique et il s'en empara. Il se tourna vers l'entrée de l'allée, d'où provenait un peu de lumière, et regarda dans le sac : un antivol à vélo et un petit objet qu'il prit entre ses doigts — un briquet.

Il se retourna vers la silhouette, mais elle n'était plus là. À sa place il découvrit un gros bidon de plastique rouge. L'air sentait l'essence.

Je m'élevai au-dessus de l'homme et de l'allée. Où était la silhouette ? Je m'élançai au-dessus de la ville, fouillant du regard chaque coin sombre. Je flottais librement, mais tâtonnais, courais dans le vide, cherchais, cherchais... soudain je perdis pied et m'écrasai sur un trottoir.

Je me réveillai en sursaut, à plat ventre, le nez dans l'herbe. J'avais froid.

Je me redressai et regardai autour de moi. J'étais dans un jardin. Il

## Chapitre 9

faisait nuit et il pleuvait. Depuis le trottoir un lampadaire jetait une lumière jaune sur les buissons. À ma droite, une petite voiture garée dans une allée de béton. Devant moi la forme sombre d'une maison barrait le ciel. Le bruit d'un verrou résonna et je me blottis sous un buisson. La porte de la maison s'ouvrit et quelqu'un s'avança sur le seuil. J'étouffai un cri en reconnaissant la silhouette de mon rêve, le croquemitaine. Un million d'aiguilles me transperçaient les bras, et mon cœur battait trop fort. Le croquemitaine fit un pas en avant, pénétrant dans la lumière du lampadaire, et l'illusion se dissipa. Il s'agissait d'une femme. Une femme maigre et pas spécialement grande. Une femme aux cheveux très clairs ou peut-être blancs, tirés en arrière. Elle parcourait attentivement le jardin du regard, comme si elle savait qu'un intrus était là, comme si elle m'avait entendue.

Je retins mon souffle et me fis toute petite. Un chien aboyait au loin. Des coups sourds résonnaient dans mes oreilles. Je crus qu'il s'agissait de mon cœur, mais le bruit s'intensifia et je compris que c'était les basses d'une musique rythmée. Une voiture passa dans la rue, fenêtres ouvertes et radio à fond. Des gens hurlaient de joie.

Sur le seuil la femme recula et referma la porte. La musique s'éloigna. Le verrou claqua.

Je comptai jusqu'à cent avant de ramper hors de ma cachette dans l'herbe mouillée, vers la sortie du jardin. Je fis un détour pour rester dans l'ombre, à moitié persuadée que la femme était à l'affût derrière une fenêtre obscure. Une fois arrivée près du trottoir je m'élançai dans la rue au pas de course. Je parcourus trois pâtés de maisons à vive allure avant de ralentir puis de m'arrêter, à bout de souffle.

*Qu'est-ce que je fous ici en pleine nuit? Et je suis où? Comment je suis arrivée là?*

Un bref examen révéla que je portais le T-shirt de sport de mon frère, celui qui me servait de chemise de nuit. Mes pieds étaient nus et en piteux état. J'avais mes gants, mais ni montre, ni argent, ni portable. Et pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Un quartier inconnu et endormi. Il pleuvait de plus en plus fort. Je frissonnai, de froid et de peur. Je me remis en marche.

Je suivis un trottoir en bon état et passai devant des maisons aux

## Bayou Fantasy

silhouettes basses entourées de petits jardins. Parfois, un détecteur de mouvement allumait un éclairage extérieur. Parfois un chien aboyait féroce pour défendre son territoire. À une intersection je déchiffrai les noms de rue et n'en reconnus aucun. Le quartier semblait désert, et je n'arrivais pas à décider s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

Je décidai de sonner à une maison pour demander de l'aide. Laquelle choisir ? Celle devant laquelle était abandonné un vélo d'enfant ? Je ne voulais pas réveiller toute une famille. Les parents me maudiraient. Pas la maison avec le chien attaché à l'extérieur. J'avais trop peur qu'il casse sa corde et me saute dessus. Cette maison-ci ? Pas de chien, pas de jouets... Et si je tombais sur un dingue ? Un type pour qui une fille à moitié nue au milieu de la nuit était une invitation...

À cet instant j'entendis une voiture approcher derrière moi, et sursautai. Le véhicule s'arrêta à ma hauteur et la vitre passager s'abaissa.

– Vous avez besoin d'aide ? demanda une voix d'homme.

Je fis un pas en arrière.

Le plafonnier de la voiture s'alluma. Le conducteur se penchait vers le siège passager pour parler par la fenêtre ouverte. Il tendait quelque chose à bout de bras :

– Je suis l'inspecteur Moore, de la police de Lake Louis. Vous avez besoin d'aide ?

J'approchai pour regarder l'objet. Je ne parvenais pas à lire la carte, mais le badge brillait d'un éclat doré dans la lumière de l'habitacle.

Je frissonnai. La pluie glacée me collait les cheveux sur le crâne, glissait dans mon cou, et plaquait mon T-shirt contre mon corps.

Le conducteur ouvrit la portière passager et recula sur son siège. J'avais trop froid pour hésiter plus longtemps.

L'homme était grand, ses cheveux blonds et courts frôlaient le toit de l'habitacle. Le plafonnier jetait des ombres profondes sur son visage, cachait ses yeux et accentuait la ligne ferme de sa mâchoire. Il sentait la forêt.



## Chapitre 9

– Vous êtes blessée ?

Sa voix était chaleureuse et profonde. Je baissai le regard vers mes pieds.

– Que faites-vous dehors, en pleine nuit, sous la pluie et pieds nus ?

– Je ne suis pas sûre.

Je frissonnai à nouveau et me frottai les bras pour tenter de me réchauffer.

– Attendez...

Il se retourna vers le siège arrière et fouilla quelques instants avant de ramener à lui une couverture. Je m'y enroulai avec soulagement.

– Quel est votre nom ?

– Prudence... Devreaux.

– Prudence... où habitez-vous ?

– Sur le campus.

– C'est de l'autre côté de la ville ! Comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

Je haussai les épaules et me pinçai les lèvres pour ne pas fondre en larmes.

– Est-ce que vous avez besoin de voir un médecin ?

Je secouai la tête.

– Est-ce que vous voulez téléphoner à quelqu'un ?

Je songeai un moment à appeler mes parents, mais que pouvaient-ils faire ? Je décidai de ne pas les inquiéter.

– Vous voulez que je vous raccompagne jusqu'au campus ?

Je hochai la tête, et il démarra.

Je resserrai la couverture sur mes épaules et ramenai mes jambes sous moi. Il tendit la main et monta le chauffage. Un souffle tiède m'enveloppa.

La voiture n'était pas moderne, mais l'homme conduisait avec la souplesse d'un chauffeur professionnel.

– Vous êtes originaire de la région ? demanda-t-il après quelques minutes de silence.

– Oui.

– J'aime bien conduire la nuit ici. C'est très calme. Je viens de New

## Bayou Fantasy

York, et là-bas quelque soit l'heure, les rues sont toujours animées. Ici... c'est différent. Parfois je n'arrive pas à dormir et je prends la voiture pour faire un tour...

Nous traversons une zone industrielle aux entrepôts richement éclairés. Au loin une colonne publicitaire lumineuse signalait la présence d'un fast-food ouvert 24 heures sur 24.

– Vous voulez boire quelque chose de chaud? Un thé?

– Je n'ai pas d'argent sur moi.

– La police de la ville vous invite. Nous sommes là pour protéger et servir... des boissons chaudes.

Un café, une couverture et une blague — même mauvaise — c'était bien ce dont j'avais besoin à cet instant précis.

L'inspecteur s'arrêta à l'interphone pour commander deux grands décas, et un employé à moitié endormi nous servit au guichet. Je versai trois doses de sucre et deux doses de crème dans ma boisson. Au travers de mes gants la tasse brûlante me réchauffait déjà.

– Vos gants sont mouillés, remarqua l'inspecteur. Vous ne voulez pas les retirer?

– Je les garde, merci.

Je soufflai sur mon café, bus une gorgée et me brûlai. Je recommençai à plusieurs reprises alors que la voiture traversait un nouveau quartier résidentiel.

– Je crois que j'ai fait une crise de somnambulisme, finis-je par déclarer.

– Ça vous arrive souvent?

– C'est la première fois.

Le silence retomba dans l'habitacle, uniquement troublé par le souffle du chauffage.

– Vous savez ce qui a pu provoquer cette crise?

Je pris une longue gorgée de liquide chaud et sucré pour me donner le temps de formuler ma réponse.

– Vous avez entendu parler du suicide sur le campus, le mois dernier?

La fille qui s'est immolée?

– Bien sûr.

– C'était ma meilleure amie.

Il arrêta la voiture à un feu rouge et en profita pour prendre son café,

## Chapitre 9

qu'il avait calé dans un porte-gobelet. Il but sans bruit. Quand le feu passa au vert, il reposa sa boisson et engagea la voiture dans une nouvelle avenue.

– Ces gants, finit-il par demander, c'est pour cacher les brûlures ?

J'acquiesçai en silence.

– C'est difficile de voir mourir quelqu'un sous ses yeux, dit-il. On se sent impuissant. On est en colère. Je suis désolé.

– Merci.

J'essuyai la buée de ma vitre. Nous approchions de l'université. Les accès au campus étaient surveillés pendant la nuit, mais l'inspecteur montra son badge, et on nous ouvrit la barrière.

– Par où ?

Je le guidai jusqu'au parking de ma résidence. Il s'arrêta juste devant l'entrée de l'immeuble.

– Merci pour tout.

– Gardez la couverture.

Il me tendit une carte de visite :

– Si vous avez besoin d'aide.

Il attendit que je sois entrée dans l'immeuble pour redémarrer.



La porte de la chambre était fermée, mais pas verrouillée. Je retrouvai ma clef dans la serrure, à l'intérieur. Céleste dormait. Elle ne se retourna même pas. Sur ma table de chevet, mon téléphone indiquait 1 heure du matin.

Je m'enfermai dans la salle de bain et me regardai longuement dans le miroir.

Je retirai mes gants et commençai à défaire mes bandages. Le médecin m'avait mise en garde : les tissus mettraient des mois à cicatriser. La peau allait se reconstituer en plaques irrégulières. Ce n'était pas le cas. Sur mes mains, la peau était aussi pâle qu'auparavant. Elle était fine et sans défaut, si on passait outre le réseau de traits fins et blancs qui sillonnaient l'emplacement des brûlures.

Je fis courir un doigt sur le dos de ma main gauche. Ce n'était pas un

## Bayou Fantasy

réseau de cicatrices. C'était un motif. Un dessin. Un nid de serpents. Je retirai mon doigt comme si je m'étais brûlée.

J'enlevai mon T-shirt trempé et défis mes pansements. Sur mes bras, les serpents étaient là. Je retirai ma culotte et me glissai sous la douche. Un dernier frisson m'agita alors que le jet d'eau chaude achevait de chasser le froid de la nuit. Cette eau aurait dû m'être insoutenable, mais il n'en était rien. Non seulement mes brûlures étaient moins graves que prévu, mais elles avaient guéri à une vitesse incroyable. Je ne parvenais pourtant pas à me réjouir de ma chance. Les serpents qui enveloppaient mes bras et mes mains m'angoissaient. Les dessins étaient trop réguliers pour être le fruit du hasard.

Pour la millième fois, je me demandais si les dessins étaient réels, ou le fruit de mon imagination. À l'hôpital, le psy m'avait parlé de « stress post-traumatique. » Il n'avait pas mentionné les hallucinations parmi les symptômes.

Après ma sortie de l'hôpital, le désœuvrement et l'accès à Internet m'avaient permis de me renseigner sur la schizophrénie. J'en savais désormais plus que je ne le souhaitais sur le sujet. Notamment que j'étais dans la « bonne » tranche d'âge pour déclarer cette maladie, et que les hallucinations en étaient le principal symptôme.

Qu'aurait dit Otis ? Il m'aurait rappelé que je n'entendais pas de voix, que je ne m'étais pas repliée sur moi, et que je n'étais pas déprimée. Je ne connaissais aucune difficulté de langage, non plus. Du moins, je n'avais rien remarqué...

Non, décidai-je, je n'étais pas folle. Je devais croire que je n'étais pas folle. Simplement sous le choc. Et qui ne le serait pas à ma place ?

Je me recouchai, épuisée par mon escapade nocturne et incapable de me rendormir. Les questions se bousculaient dans mon esprit.

Pourquoi étais-je sortie de ma chambre ?

Pourquoi avais-je traversé la ville pour atterrir dans le jardin d'une inconnue ?

Comment étais-je arrivée jusque là-bas ? L'état de mes pieds et ma fatigue laissaient supposer que j'avais marché. Aurais-je eu le temps

## Chapitre 9

de marcher jusque là-bas ? Avais-je couru ?

Et pourquoi cette femme ? Était-ce un hasard ? Son apparition m'avait terrifiée, mais j'étais à peine sortie d'un cauchemar...

Je me remémorai le rêve : les odeurs, les bruits, ma détermination à retrouver la silhouette monstrueuse. Stress post-traumatique, ou...

Je retirai un gant. Sur ma main les serpents luisaient doucement.

— Est-ce que c'est vous qui me jouez des mauvais tours ? murmurai-je.

Je me secouai et remis mon gant. Je n'allais pas commencer à parler à ces... trucs.

Une seule chose me semblait claire : j'avais eu beaucoup de chance que l'inspecteur passe par là. Je tendis la main et trouvais sa carte de visite sur mon chevet. « Inspecteur Anthony Moore, Police de Lake Louis », indiquait le carton.

Merci bien, inspecteur Anthony Moore, pensais-je juste avant de me rendormir.